François Bertrand

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1755 Sorti :

Né à Châtel sur Moselle (Vosges), le 1731

Mort à , le

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
p. del Oratoire

Le Confrère François Bertrand

M.M. 607, 5e catalogue, N. 172 =

François Bertrand, de Toul, entré à Paris en 1755, Sorti.

MM 617 P 94 N 4293 =

Le confrère François Bertrand, laïc

né à Châtel sur Moselle (Vosges), dioc. Toul, 24 ans

fils de feu Nicolas Bertrand, procureur et Anne-Marie Laurent

humanités à Epinal, philos et théol. en l'université de Strasbourg

400th et entretien

entré à Paris le 6 reçu le 21 Nov. 1755

MM. 614, page 80, N° ~~418~~ 418

Le confrere françois Bertrand, laic

Né à Chatel sur Moselle, diocese de Toul, 24 ans

Fils de feu Nicolas Bertrand, procureur, et de Anne Marie Laurent

Humanités a Epinal, la philosophie et théologie à l'université de Strasbourg.

Entré à Paris le , vêtu le 21 Novembre 1755

Pension : avec pension

MM. 612, page , N° 1629 de ma copie

Le Confrère François Bertrand, laïc

Né à Chatel sur Moselle dioc. Toul, 24 ans

Fils de feu Nicolas Bertrand, procureur et Anne Marie Laurent

Humanités à Epinal, phil et théol. à Strasbourg

Entré à Paris le , vêtu le 21 Nov. 1755

Pension ordinaire et entretien Sorti

Curriculum vitae

1755 - 1756	Institution de Paris
1756 - 1757	Vendôme préfet de pension
1757 - 1758	Saluis la 5e
1758 - 1759	" la 4e
1759 - 1760	" la 3e
1760 - 1761	" la 2e
1761 - 1762	Effiat préfet des Grands
1762 - 1763	Boulogne rhétorique 1re année
1763 - 1764	" " 2e "
1764 - 1765	" " 3e "
1765 - 1766	" " 4e "
1766 - 1767	" " 5e "
1767 - 1768	Ne figure sur aucune liste. Donc sorti.

Il n'avait reçu aucune ordination, même pas la tonsure

Donc 12 ans de vie oratorienne

Alph. Lefebvre = Etude littéraire et historique sur un manuscrit boulonnais attribué à Xavier Bertrand, oratorien.
Boulogne sur mer, imprimerie Brinck-Lefebvre, 1887, petit in 8 de 32 pages

Etant devenu possesseur depuis quelque temps d'un assez volumineux cahier qui intéresse l'histoire du pays, nous avons tenu à l'étudier malgré sa vétusté, ses maculations irrémédiables et ses lacunes, car plusieurs feuillets ont disparu.
Ce cahier in 8° en vieux papier et recouvert d'une peau verte parcheminée contient encore 156 pages non numérotées, sans compter qqs feuilles détachées dont qqs unes de plus petit format.
Les 64 premières pages, d'une très belle écriture tracée à mains posées et pouvant remonter à la première moitié du XVIII siècle, contiennent divers extraits et des notes en français, en latin et même en anglais qui sentent l'érudit. Entr'autres productions, un programme d'une Histoire universelle ancienne et moderne, divisée par monarchies, avec préface indigeste et défaillant l'ordre adopté. Ce doit être l'ouvrage d'un professeur amassant des matériaux pour son cours et en alysant les leçons futures.
La seconde portion, celle qui doit nous occuper et comportant tout le reste du cahier, renferme les productions de l'auteur qui, arrivé à l'âge mûr, semble chercher à se reposer des labeurs du professorat en confiant au papier, au jour le jour, ses impressions du moment et aussi ses inspirations poétiques. Ce n'est qu'un brouillon rempli de ratures et de corrections.
Les documents qui sont ainsi parvenus jusqu'à nous, sont de plusieurs genres. L'histoire et la littérature en pourront faire leur profit, à une époque fort intéressante où les renseignements locaux font souvent défaut. Il s'agit de la période 1780-1790.
Je ne parle que pour mémoire d'un certain nombre de recettes disséminées çà et là, qui appellent les secrets du grand et du petit Albert et de quelques renseignements particuliers sans importance.
La partie historique comprend qqs faits d'intérêt local qu'il est utile de conserver. Ce sont les suivants :

— 24 septembre 1780 - M. l'abbé Berbion est parti pour le séminaire du St Esprit à Paris le dimanche 24 septembre 1780 à 2 h après midi et il est allé coucher à Frenecq avec le frère de M. Longagne et un autre.

— 18 septembre 1785, jour de dimanche, à une heure après midi, il s'est élevé un orage terrible avec du tonnerre et il est tombé une pluie si abondante que toute la rue des Capucins ressemblait à une rivière : le conduit qui passe sous les maisons du petit rivage, regorgeait de tous côtés. Le baromètre était à un degré ½ au dessous de la tempête.
(Le manuscrit de Cavillier semble adopter la date du 25 sept. Il a fait un orage avec un grand vent et une si grande abondance de pluie que plusieurs maisons étaient inondées, surtout chez M. de Seuil : il y avait de l'eau plein la cave. Le mur de M. le Veux à Brequerecq s'est trouvé abattu.)

— 14 février 1786, mardi, entre 8 et 9 h. du soir, Mlle Ursule Corrensan est expirée en bonne chrétienne et a laissé après elle les regrets de toutes les personnes qui la connaissaient ; les pauvres surtout ont pleuré sa mort. Elle a été enterrée le jeudi suivant 16 du même mois à onze heures du matin.

— 27 mai 1786, samedi, Parenti qui a assassiné M. Martin, de Marquise, a été exécuté et rompu vif sur la place de la haute ville à 3 h après midi, après s'être confessé sur l'échafaud. M. le curé de Wimille, l'abbé Caussart, l'a déterminé à la confession.

Elle comprend également le récit détaillé de l'ascension fameuse de Pilatre de Rozier et de Romain, de leur terrible chute et des honneurs rendus à leur mortelle dépouille. En voici le texte :

— 15 juin 1785, mercredi, entre 7 et 8 h. du matin, M. Pilatre du Rozier, grand physicien et M. Romain, environ une ½ heure après le départ du ballon, sont péris malheureusement par le feu qui a pris au haut du dit ballon, ce qui les a forcés à couper les cordes de la mongolfière qui tenait au dit ballon. Ils étaient très élevés lorsqu'on a aperçu le danger. Ils sont tombés dans une pâture aux environs de Wimereux, tous deux fracassés : on a trouvé M. du Rozier mort et l'on a dit que M. Romain respirait encore, ce qu'on n'a pas confirmé. Les officiers municipaux leur ont fait chanter dans l'église cathédrale de cette ville et la paroisse de la haute ville un service solennel pour le repos de leurs âmes, le lundi 20 juin et tous les bourgeois gens et principalement les premiers de la ville et la noblesse ont été invités d'y assister, sans cependant invoquer les corps, comme il se pratique de coutume quand il meurt un prince ou un gouverneur. Ils ont été enterrés le 24 jour mercredi 15 juin dans le cimetière de Wimille, dans l'étendue de laquelle paroisse ils sont tombés. Toute la ville de Boulogne s'est trouvée dans la dernière consternation à la vue du danger qui était inévitable et le mort des deux aéronautes a arraché des larmes aux plus insensibles. On raconte si différemment la cause de cet accident que je n'ai voulu entrer dans aucun détail qui ne pourrait être que conjectural. On craint que la soupape n'ait été embarrassée par oubli et qu'ils n'aient pu la faire jouer pour descendre quand ils ont vu que les vents ne les portaient point en Angleterre, et que vraisemblablement la chaleur de la mongolfière jointe à celle du soleil qui était ardente, avait donné à la matière inflammable renfermée dans le ballon une commotion si forte que le ballon s'est ouvert vers le haut vers ladite soupape. Mais personne ne peut donner avec certitude aucune raison d'un accident sans exemple, car on peut dire que M. Pilatre du Rozier, d'un caractère doux et aimable et Romain ont été les premiers depuis que le monde existe qui soient tombés de si haut. Aussi leur mort sera certainement fameuse dans l'histoire.

L'auteur y a joint deux chansons populaires de l'époque (le commencement de l'une d'elles a disparu du cahier, et elles sont écrites toutes les deux sur l'air : la Faridondaine) composées avant le départ des aéronautes et deux épitaphes latines avec traduction en vers français, sur un poème intitulé le Ballon et dont on a beaucoup parlé à cette époque. Je crois que la paternité de ces pièces peut lui être attribuée, surtout les épitaphes. C'est lui d'ailleurs qui nous apprend que le grand poème sur le ballon est une œuvre du cru et qu'elle a été présentée à une ancienne réunion dite Société littéraire de Boulogne.

Voici ce qui reste de ces chansons et de ces épitaphes :

I Sur l'air : a la façon de Barbari, mon ami

4 —

.....

.....

Jamais s'il tombe en pamoison,
La faridondaine, la faridondon,
J'en aurons le cœur tout meurtri,
Biribi,
a la façon de Barbari, mon ami.

5 — Thomas

J'allons préparer mon battiau
Pour l'y rendre service ;
Il ne faut pour tomber dans l'eau
Qu'une legère crise.
Vite, je l'en retirerions,
La faridondaine, la faridondon
avant qu'il eut rendu l'esprit,
Biribi
a la façon de Barbari, mon ami.

6 — Mathieu

J'avons tout lieu d'appréhender
Un malheur déplorable ;
S'il allait au loin échouer
Sur quelque banc de sable,
Par ancienne je nous pendrions,
La faridondaine, la faridondon,
Pilâtre irait se pendre aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

II Autre chanson sur le même air :

1

Toy qui blâmes de Durozier
La lenteur et l'ouvrage,
Ne vois-tu pas que son panier
Redoute le voyage ;
A ta satyrique chanson,
La faridondaine, la faridondon,
Il donnera le démenti,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

2

Tout se livrer au doux plaisir
Avec coup de son âge,
Il laisse son ballon dormir
A l'abri de l'orage ;
Un chacun dit qu'il a raison,

La faridondaine, la faridondon,
Ne peut-il pas dormir aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

3

S'il prend son essor dans les airs
Du rempart de Boulogne,
On formera de doux concerts
Pour chanter sa besogne ;
Il a rempli plus d'un ballon,
La faridondaine, la faridondon,
N'en remplira-t-il pas icy
Biribi
A la façon de Barbari, mon ami.

4

Aller sans barque en Albion,
C'est montrer du courage,
Il faut de gaz provision
Pour franchir ce passage ;
Il en a fait beaucoup, dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
A bon vent il seroit parti,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

5

Les jeunes mits, d'un pas léger
Se rendront au rivage
Pour voir le héros arriver
Sur le dos d'un nuage ;
L'aréonaute verra-t-on,
La faridondaine, la faridondon,
Il ne sera visible à Paris,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

6

Si Blanchard a eu le premier
Remporter la victoire,
Doit-on penser que Durosier
Soit jaloux de sa gloire ;
Le cœur d'une jeune Hendron,
La faridondaine, la faridondon,
Est un prix glorieux pour lui,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

7e

Quoi qu'on en dise, il est fixé
Bourgeois de notre ville,
Et dans nos murs il fixera
Bientôt son domicile ;
Comme citoien de bon ton,
La faridondaine, la faridondon,
Il aura l'honneur du pays,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

S'il passait jamais le détroit,
Mais j'ai peine à le croire,
Plus que son rival il serait
Célèbre dans l'histoire;
On le chanterait à London
La faridondaine, la faridondon,
Et nous serions chantés ici,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Epitaphes

D'un certain poème tragi-comique sur le Ballon qu'on dit avoir été fait par la Société littéraire de Boulogne.

Hic jacet poema comicum
quod nascendo expiravit
Academici filius
Pro illo orans siste viator

Traduction:

Cy gist ce poème comique
qui mourut en naissant
Il est le fruit dit-on d'un membre académique
Prier pour lui daigne passant.

Autre:

Hic jacet poema famosum
Elocutionis exemplar
quod fato infelici
quâ die natum est, expiravit
Dûs pro illo manibus fundite preces

Traduction:

Cy gist un poème fameux
Modèle d'éloquence
qui, par un destin malheureux,
Est mort le jour de sa naissance
. . . . . .

(1) Cette pièce n'est pas datée, mais De Calonne partit à Boulogne le 5 sept 1785 en se rendant à Dunkerque pour étudier avec le Maréchal de Castries, ministre de la marine, les améliorations à apporter à ce port.

L'auteur donne encore un projet, non accepté, de compliment composé par lui pour être déclamé (1)
à M. de Calonne, contrôleur général des finances, qui a été aussi mêlé à la tentative de Blake:

Monseigneur,

Le choix qu'a fait de vous ta Majesté pour diriger ses finances, est une preuve non équivoque de l'étendue de vos lumières et de l'équité qui fit toujours votre gloire. Le bien qu'a produit et que peut produire encore la sagesse de votre administration, affermit la confiance du monarque et assure la tranquillité d'un peuple qu'il aime et qui est l'unique objet qui occupe son âme sensible. Pénétré des mêmes sentiments qui l'animent, vous vous faites une loi d'étudier les mouvements de son cœur et de coopérer avec lui au bonheur des Français, qui vous forment des vœux pour votre personne et en particulier les officiers municipaux de cette ville qui osent réclamer de vos bontés et votre protection qu'ils s'efforcent et s'efforceront de plus en plus de mériter par leur attachement aux intérêts du Prince et le maintien du bon ordre.

On trouve enfin dans les pièces détachées, pour terminer les productions en langue vulgaire, une Réponse fort bien écrite sur un discours de M^rrr sur la réputation lu à la société littéraire de Boulogne.

Pour clore, je citerai une Note sans date ainsi conçue: "Combien il serait avantageux pour l'Etat d'admettre les roturiers dans la classe des cadets, où l'on ne reçoit depuis deux ans que les nobles."

La partie poétique est plus importante et comporte un assez grand nombre de fables, contes, stances, sonnets, acrostiches, épigrammes et pièces fugitives, que j'ai notés dans leur ordre, comme ci-après:

– Stances à Manon, datées de 1780.

– Stances pour justifier nos dames baigneuses contre un mauvais poète, morceau intéressant, daté également de 1780. M. Mozard n'en ayant reproduit, dans son année historique, que deux stances (8e et 15e) sur 17, je crois devoir le donner ici en son entier :

Apollon, dieu des vers, j'implore ta puissance ;
Toy qui charmas toujours les oreilles des dieux,
Prête-moy des accents, des sons mélodieux,
Pour chanter les appas de celles qu'on offense.

O poète avorton, dont l'esprit de travers
Des nymphes de nos bois attaque l'innocence,
Pour punir ta malice et prendre leur défense,
Muse, j'emprunterai la douceur de tes vers.

Fatigué de ramper au pied du mont Parnasse,
Sur son sommet, pécore, oserais-tu grimper ;
Apollon n'aime point ta façon de rimer ;
Pour toi, fade railleur, il n'a point fait de place.

La déesse des bois souvent à l'onde pure
Sans craindre des jaloux prodiguait ses attraits,
Nimphes, de ce pédant méprisez la censure,
La critique sur vous ne peut lancer ses traits.

Amphitrite et Thétis que respectent les flots
De celles qu'on chérit, témoins de l'innocence,
A ce méchant poète imposez le silence,
Il croit faire des vers, il nous donne des mots.

D'Actéon curieux, pour punir l'imprudence,
Diane de ses chiens vit renaître l'ardeur ;
Armez tous les Tritons contre ce froid rimeur,
D'un sifflet ennuyeux réprimez l'insolence.

Eole, qui des vents modérez la fureur,
Qui les tenez captifs sous les monts d'Eolie,
Si de baiser leurs fers, il vous prenait envie,
Que loin de notre port ils portent la frayeur.

Vagues qui vous brisez sur l'humide rivage,
Où la jeune bergère accourre se baigner,
De couvrir ses beautés vous avez l'avantage,
Mais des regards impurs c'est pour les préserver.

De ces rimeurs jaloux sans craindre la rancune,
Nimphes, prenez le bain utile à la santé ;
Quel affront peut vous faire un poète insensé,
Si vous avez pour vous Amphitrite et Neptune !

Que le fier Aquilon qui forme les orages,
Ne vienne point troubler un plaisir innocent,
D'un Zéphir amoureux dans nos brûlants parages
Folâtre à vos côtés le souffle caressant !

Que vous les dieux marins étonnés de vos charmes,
S'assemblent près de vous, se jouent dans les eaux,
Et que le marsouin, bondissant dans les flots,
Vienne les admirer sans vous causer d'allarmes !

D'Hypolithe jadis aux portes de Trézènes
Les chevaux effrayés causèrent le trépas,
Vous n'avez point à craindre en ces heureux climats
Les poissons dangereux, ni le chant des syrènes.

Andromède attendait sur un triste rivage
qu'un monstre l'engloutit par l'ordre du destin,
Et le peuple allarmé déjà pleurait sa fin,
quand, de la délivrer Persée eut le courage.

Si d'andromède enfin vous redoutiez le sort,
Il est pour vous sauver un généreux Persée
qui d'avance prépare une homicide épée
Pour combattre le monstre et lui donner la mort.

Plongez-vous dans les eaux, le temps est favorable,
Nimphes ; sans plus tarder, profitez des beaux jours,
Et tandis qu'Apollon en prolonge le cours,
Malgré notre rigueur baignez-vous, sexe aimable.

L'auteur de la critique ignore la cadence,
La mesure d'un vers, l'harmonie et le son ;
A votre désavantage, dans sa longue chanson,
On peut attribuer une égale ignorance.

Le divin Apollon, surpris de tant ouvrage,
Veut conserver entre deux la paix et l'union ;
Pour ne point encourrir son indignation,
Se défend à tous deux de rimer davantage.

Ce fut là sans doute, à en juger par les 2 dernières strophes, une joûte qui s'établit à l'ancienne société littéraire de Boulogne. Les tenants étaient probablement deux de ses membres.

— Stances sur les anglais. Je reproduis aussi cette pièce qui rappelle un fait local :

Trop orgueilleuse et superbe angleterre,
qui toujours enviais le bonheur des Français
par ton désastre affreux aujourd'hui tu connais
que la paix eût été préférable à la guerre

On s'occupait alors à Boulogne des dispositions propres à opérer un débarquement en Angleterre. Une flotte considérable était réunie dans la Manche et des relations suivies s'étaient ouvertes entre notre port et les vaisseaux de l'expédition. La paix ne fut signée qu'en 1783.

Tes flottes, tes soldats, au peuple que tu hais,
Pouvaient bien autrefois disputer la victoire ;
Mais le destin jaloux de tes heureux succès,
S'oppose aux héros qui menacent ta gloire.

A l'univers entier tu veux faire la loi,
Sur le vaste océan exercer ta puissance
Et bravant les efforts de Louis, notre roi,
S'imposer en vainqueur des vaisseaux de la France.

Cet heureux temps n'est plus où tu pouvais sans craindre
Attaquer des guerriers honteusement trahis :
Notre Apelles déjà se prépare à nous peindre,
De tes mets abattus les malheureux débris.

— Portrait de M. Villette. Acrostiche. Bon à conserver comme intéressant notre histoire biographique :

Vos talents distingués, votre rare candeur
Impriment du respect à l'âme généreuse ;
L'on découvre en vos traits, qu'embellit la douceur,
La physionomie attrayante et heureuse.
En est-il parmi nous qui ne lise en vos yeux
Toutes les qualités qui vous rendent aimable ?
Toujours sage et poli, gracieux et affable,
Enfin votre portrait est l'ouvrage des Dieux !

C'est sans doute là encore un jeu d'esprit destiné à la société littéraire. Quel est ce M. Villette ? Peut-être le doyen d'âge ou le président de cette réunion. Cette pièce est d'ailleurs suivie d'une autre au même, en vers latins, à l'imitation d'Horace, en réponse, est-il dit, à 4 vers adressés à notre société littéraire.

— Placet à Mlle Ursule Correnson pour solliciter mon portrait. Acrostiche. Il y est parlé d'un membre de la famille Carmier.

— Sur le jardin de M. l'abbé Odent, 4 vers latins. Il s'agit sans doute ici de Louis Marie Odent, alors chapelain de la cathédrale de Boulogne.

— Chanson que j'ai composée à l'égard de m. f. y.

— Chanson (sans titre) que j'ai composée sur l'air de la précédente.

— Hymne (en latin) composé par Santon, serpentiste, en l'honneur de S. Labre.

— Hymne (en latin) composé par moi-même en l'honneur du même saint. On sait que le Bienheureux Benoit Joseph Labre est né à Amettes (diocèse de Boulogne) le 26 mars 1748 et qu'il mourut en odeur de sainteté le 16 août 1783 à Rome. Les deux pièces ont donc été composées peu après l'événement.

— A une dame qui me demandait son portrait.

— La fausse tendresse — Péronnette ou Péronne — femme de Guillot, maître pêcheur, conte en vers

— Epigramme

— Bouquet à Cloris qui était à la campagne

— autre sans titre :

L'autre jour je voulus dans le palais de Flore....

— Flore et le berger volage. A la fin de cette pièce de 4 et de 6 pieds, on avait mis le nom de M. Wyant, puis on l'a effacé pour mettre celui de M. Ducroc-Raimbeau. Diverses corrections peuvent faire supposer que ce morceau a été composé par le même auteur que les autres.

— Quatrain sans titre

— Quatre acrostiches à Mlle du Valois = à Mlle Manon, sa soeur = à Mlle Monique, soeur, sous le nom de Philis = à Mlle Ursule, qui peignait en miniature.

— Sur la mort d'un jeune chien appartenant à Mlle Cléry. On y parle de Daunou, pharmacien à Boulogne, père de notre illustre compatriote :

On consulte Daunou sur ce triste accident,
Ce Daunou, que toujours un vrai démon possède,
Le condamne à la mort

— Le fleuriste à Cloris, variante du Bouquet à Cloris cité plus haut

— Amour sur la réserve

— L'aigle et le roitelet, fable.

— L'heureux moment

— Le Papillon et l'araignée
— Le Héron et le renard
— Le moineau et le sanconnet
— Le tabac et le nez
— Margot et Jeannot
— Sonnet sur les Députés à l'Assemblée Nle. Il est composé de 14 vers disposés ainsi :

Dignes représentans, du bonheur de la France
A l'envie l'on vous voit sans relâche occupés
A faire des heureux par état destinés.
Des tyrans inhumains vous bravez l'arrogance.

C'est là votre triomphe et des grands la puissance,
Qui rient tous les Français sous le joug opprimés,
Détruit par vos soins, vos travaux redoublés
Vont bientôt parmi nous rappeler l'abondance.

L'on admire partout vos augustes décrets
Qui de l'aristocrate affrontant les projets
Bannissent de nos murs la faim et l'esclavage

La tyrannie à bout en des climats lointains
Va couvrir sa honte et ronger ses chagrins,
Dire que la défaite est la gloire du sage.

— Deux épigrammes sur la liberté de construire des moulins à vent.
— Apothéose de notre Flore. C'était une chienne à laquelle l'auteur paraît être très attaché. Il y a joint cette note : « Flore est morte le 3 octobre 1790 à 7 h du matin après une maladie de 11 mois. M. Rameau est accusé d'avoir causé sa mort par une liqueur dont on lui a donné deux gouttes. Depuis ce temps, elle a perdu l'usage de ses membres. Elle est morte sans convulsion et comme on l'avait placée sur son petit lit. Sa perte nous a été très sensible. Elle est enterrée dans le jardin, au bout vis à vis de l'abricotier, où était Comtesse, chienne de Mlle Selingue. Son caractère était aimable, sans humeur et très attachée à sa maîtresse et à son maître. Nous ne voulons pas lui donner de successeur. »

J'en extrais ces quelques vers :

Dira-t-on que les chiens sont de pures machines,
D'après ce que j'ai vu, ma foi, je n'en crois rien.
Flore, sans dire un mot, vraiment raisonnait bien,
Peut-être mieux encore que certaines béguines
Qui, dans le doître, à tort et à travers,
Parlent toujours pour ne rien dire ---- ----

— Le rouge, fable.
— Le Barbet et le Dogue.
— Les animaux qui veulent se choisir un roi.
— Les poulets
— La pie Margot
— Apothéose du chien de Mlle Riche
— Les Boutures
— Compliment pour une fête.
— Enfin une fable commencée que l'on pourrait intituler : Les 2 frères ou le Procès.

Voici la liste complète des productions poétiques comprises dans le cahier qui nous occupe et qui toutes rappellent le style du Voyage. La plupart d'entre elles sont loin d'être remarquables ; mais on ne saurait en faire un reproche à l'auteur à cause de sa modestie, plus ou moins feinte. On en a vu un exemple dans la pièce des Boigneuses. Ailleurs encore il dit, en parlant de sa fidèle chienne :

Notre défunte eût fait des vers
Mieux que moi, si la nature avait le don d'écrire.

A un autre endroit, comme en tête de quelques morceaux retouchés (L'heureux moment, Bouquet à Chloris, etc) il met : « Pièces de vers envoyées à Paris chez M. Dalain, pour être imprimées dans l'almanach des dames. Je doute qu'elle y trouvent une place dans ces temps élégants. » Il y a là une épigramme, à moins d'y voir un amour propre démesuré.

Nous devons rechercher quel est l'auteur de ces élucubrations. Plusieurs pièces du recueil se terminent avec cette mention : « par M. Bertrand », comme si elles avaient été envoyées à une société ou à une publication quelconque. C'est la seule indication directe que contient le volume.

Quel est ce M. Bertrand ? Telle est la première question qui se pose d'elle-même.

M. F. Morand, qui s'est beaucoup occupé des écrivains boulonnais et qui connaissait la pièce des Dames baigneuses, dit dans son Année historique, qu'elle a été composée par François Xavier Bertrand, oratorien, que, pour cette raison sans doute il appelle le Père Bertrand. On le nommait aussi le Père Xavier.

Nous reproduisons ici les documents biographiques publiés par M. Morand sur cet écrivain, pour voir s'ils sont corroborés par les renseignements particuliers recueillis par nous à d'autres sources.

« François Xavier Bertrand, dit-il, enseignait la rhétorique au collège de l'Oratoire de notre ville en 1763. Outre son Recueil « de poésies inédites, il a composé des Essais politiques et très vraisemblablement une petite Histoire du Boulonnais qui est sous nos yeux « en un manuscrit de son écriture. Il avait habité Besançon ; du moins plusieurs livres de la bibliothèque portent-ils l'indication qu'il « les y avait achetés. Dans une lettre qu'un tient Liblond lui écrit pour le recommander à sa congrégation, il lui offre ses vœux pour la « conservation de la santé et celle de son épouse. Cette lettre est sans date, et elle paraît inconciliable avec son état, si elle n'a pas été écrite « avant la Révolution ; mais elle rend plus explicables les galanteries de sa muse et son panégyrique des Baigneuses. »

Notre écrivain était bien réellement abbé, car il le dit lui-même dans la dernière des stances à Manon :

Vous souhaiter du gain, une heureuse santé,
C'est tout ce qu'un abbé pour vous oserait faire,
M'eût-il pas dû plutôt réciter son bréviaire,
que donner à ses vers tant de naïveté.

Mais rien, dans le cahier manuscrit, ne rappelle l'oratoire ; si ce n'est peut-être la fréquentation des membres d'une société littéraire boulonnaise, dont il est fait mention plusieurs fois et dont les éléments principaux devaient nécessairement appartenir à cette savante institution. Si la date de 1763 est exacte pour F. X. Bertrand comme professeur, la seule conclusion à en tirer c'est qu'il devait être âgé déjà quand il s'adonna à la versification et que son séjour au collège de Boulogne a dû être de longue durée. Sans doute il y a eu intermittence, puisque M. Morand parle d'un voyage à Besançon. Ailleurs, j'ai noté un séjour à Blois et à Troyes.

Le Recueil de poésies dont parle M. Morand, est probablement le relevé au net des pièces préparées dans le brouillon que nous possédons.

Les Essais politiques. Leur existence est également affirmée par la note suivante inscrite en regard de la fable, le Singe : « cette fable est dans le manuscrit des Essais politiques. »

La petite Histoire de Boulogne. Son existence est vraisemblable puisque nous voyons notre auteur s'attacher à noter les faits qui intéressent la localité.

Quant au changement d'état de F. X. Bertrand, il est aussi confirmé par la note relevée plus haut au sujet de l'Apothéose de notre Flore, où il est dit que cette chienne était très attachée à sa maîtresse et à son maître — et aussi : « Nous ne voulons pas lui donner de successeur. » Ailleurs on lit cette note plus explicite encore : « Jeanne Le Maire, nièce de ma femme : Marie Madeleine Lemaire, sa tante ; Louis Lemaire leur père, du côté de Clermont en Beauvoisis. » Ne pourrait-on pas en déduire une alliance avec une personne de cette famille ? La possibilité de cette alliance, quoique étrange, n'est pas sans exemple, surtout au moment de la première révolution, et connaissant l'éducation et les tendances de notre oratorien. On sait que l'Oratoire, fondé pour combattre la doctrine des Jésuites, ainsi que le prouve sa devise :

Ici l'on obéit sans dépendre et l'on gouverne sans commander

avait adopté une éducation très libérale et très philosophique pour l'époque. C'était la véritable image d'une république, dit de Boisté dans son dictionnaire et quand le mouvement fut donné, on y enseigna la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Quand vint la constitution civile du clergé, ne vit-on pas toute la communauté des oratoriens de Boulogne être la première à prêter le serment requis. Il n'est donc pas illogique de penser qu'après 1789, c'est à dire à la fin de la période que nous avons étudiée, F. X. Bertrand ait pu renier ses anciens vœux (si toutefois il en avait prononcés) et contracter une union civile. Que de procès délaissés à cette époque mémorable ! Notre célèbre Daunou lui-même n'avait-il pas été ordonné prêtre fin 1787 avant de se lancer dans la carrière politique ?

Mais d'où venait F. X. Bertrand ? Se rattache-t-il à notre pays, par sa naissance ou peut-il être rattaché à une famille boulonnaise ? Nos recherches, laborieuses il faut en convenir, nous ont fait découvrir qu'il est l'oncle de notre historien Bertrand, comme frère aîné de son père. C'est ce que nous tenons à prouver.

Il résulte de différents papiers de famille, principalement des lettres d'un M. J. B. G. Caffon, datées de Paris 1771-75 et adressées à Pierre Guillaume Gabriel Bertrand, père de notre historien, dont il était le jeune frère, que ce dernier avait un frère propre et son aîné puisqu'on l'appelait en famille « Bertrand », sans désignation de prénom, ce qui correspond bien aux dates. Le nom de baptême François rappelé par M. Morand, était d'ailleurs celui du père et l'on sait combien cette similitude vient en aide aux généalogistes.

De plus, dans son recueil de poésies deux pièces sont dédiées, l'une à Manon, l'autre à m. f. y. Ce tout et le surnom et les initiales de sa belle-sœur Manon Ferry, femme de son frère. En effet Pierre Guillaume Gabriel Bertrand était marié à Marie Anne Marguerite Ferry. Ce prénom de

Marie Anne était transformé familièrement en celui de Manon. Le même fait s'est reproduit à la génération suivante, puisque sa fille Marie Anne Henriette Angélique Bertrand était aussi nommée Manon.

Nous pourrions aussi donner comme preuve d'affiliation la possession du manuscrit en question dans la famille de notre historien. Enfin on se rappelle encore, chez les descendants existant et par tradition, d'un vieil oncle qui avait été prêtre ou abbé. Ne sont-ce pas là des présomptions plus que suffisantes pour affirmer notre sentiment ? Nous ne saurions avancer que F. X. Bertrand est natif du Boulonnais, puisque le père de Pierre Guillaume Gabriel Bertrand et qui serait aussi le sien, est né à Tournehem (artois) en 1718 et qu'il paraît n'avoir exercé son art de maître en chirurgie, soit à Etaples, soit à Boulogne, que depuis 1741. Mais bien certainement il appartient à la famille devenue boulonnaise des Bertrand et à ce titre, comme par son séjour et ses études, il est des nôtres.

Quand on examine le tableau généalogique des Bertrand, on y voit quatre générations successives de médecins, chirurgiens et pharmaciens. Dans les trois premières, ce sont des maîtres en chirurgie d'après le titre de l'époque, savoir : Henri Bertrand, puis François Bertrand enfin Pierre Guillaume Gabriel, mort à Boulogne. Ce dernier, qui a été aussi médecin de l'amirauté, a deux fils qui deviennent tous deux docteurs en médecine ; ce sont : Pierre Jean Bte Bertrand, notre historien bien connu et Antoine Marie, lesquels, après des pérégrinations diverses, viennent exercer et mourir l'un à Boulogne et l'autre à St Omer.

On voit aussi dans la famille un professeur de l'Oratoire, s'occupant de la politique du temps : c'est notre François Xavier. Puis, son frère et ses 2 neveux — qui suivaient les cours de cette institution, devenant ainsi les condisciples ou les élèves de Dumouchel, aussi oratorien, s'imbuer des principes démocratiques de l'époque, jouer un rôle, bien que secondaire dans la grande révolution et aussi dans cette autre épopée consulaire et impériale, commencée sous d'aussi heureux auspices.

L'auteur commet de nombreuses erreurs sur les personnages. Voir les renseignements ci-dessus du début et s'y tenir.